

CAHORS

Attestée sous les formes Δουεονα par Ptolémée au II^e siècle, latinisé en Divona au IV^e siècle, dérivé de devona ou divona (« divine »), du gaulois dēuo-, devo-, un mot de la famille indo-européenne désignant le « dieu » (*deiwo) à rapprocher des deivos ou deus latin, du sanskrit deváh, du breton doue, du gallois duw, du vieil-irlandais dia, etc. Sans doute en référence à une source sacrée, aujourd'hui dite la Fontaine des Chartreux.

Le nom Cahors provient de l'expression latine Civitas Cadurcorum qui signifie la cité des Cadurques, un peuple gaulois. Elle est devenue Cadurcum, puis Caur ou Caortz et enfin Cahors.

Les premières traces humaines

Le Quercy, dont le département du Lot est un des composants, était habité il y a 335 000 ans, comme le montrent les grottes de Pradayrol à Caniac-du-Causse ou celles de la vallée du Célé comme la grotte du Pech Merle à Cabrerets.

Un des peuples gaulois du Sud-Ouest, les Cadurques, vint s'installer par la suite sur les hauteurs où il subsiste des vestiges de leurs oppida fortifiés. Une de leurs places-fortes, Uxellodunum, fut en 51 av. J.-C., l'un des derniers bastions résistant à la conquête de César. Il fait d'ailleurs référence à ce peuple dans ses Commentaires sur la Guerre des Gaules.

Divona Cadurcorum

La ville, enserrée dans une large boucle du Lot formant un presqu'île, est nommée Divona Cadurcorum, Divona « divine » étant un terme gaulois qui semble avoir d'abord désigné une source sacrée (Ausone, Ordo, XX.169 « ...Divona Celtarum lingua fons addite divis »). C'était le nom d'une source réputée miraculeuse dont la résurgence, non loin du pont Valentré, au pied de la colline nommée La Croix Magne, est toujours active. Des plongeurs y ont découvert de très nombreuses pièces de monnaies antiques.

À partir du I^{er} siècle, Cahors est une cité gallo-romaine opulente avec un pont sur le Lot, un aqueduc amenant les eaux du Vers à partir d'une source de trouvant au pied de l'oppidum de Murcens, dont on peut voir des traces à Laroque-des-Arcs, des villas somptueuses ornées de mosaïques, des temples (on a retrouvé récemment les fondations de l'un d'eux à l'occasion de travaux à l'hôpital et on suppose l'existence du principal sous l'emplacement actuel de la cathédrale), un théâtre susceptible d'accueillir plusieurs milliers de spectateurs (6500), des thermes (dont seuls subsistent près de la gare l'« Arc de Diane » et des éléments de pierres sculptées au musée Henri-Martin), une basilique et, révélé récemment, un vaste amphithéâtre (en forme d'ovale de 110 m de long sur 90 m de large) dont on n'a découvert qu'en 2006-2007 les vestiges, à l'occasion d'excavations pour la construction d'un parking souterrain en plein centre de la ville actuelle. Le parking ouvert le 4 avril 2009, a été aménagé de sorte que l'on puisse admirer ces vestiges depuis un balustre aménagé au premier sous-sol. Cahors exportait notamment jusqu'à Rome ses étoffes de lin et son vin, produit par un vignoble important créé dès 50 av. J.-C.

Pillages barbares et disputes médiévales

La ville de Cahors a longtemps été disputée, et assiégée plus souvent qu'à son tour : du Romain Jules César ou du Franc Thibert au roi de Navarre Henri IV en passant par les prétentions anglaises de Richard Cœur de Lion puis, plus tard, du Prince Noir.

Ainsi, la cité, qui s'étendait sur l'ensemble du cingle du Lot, dès cette époque de nombreux monuments gallo-romains, basiliques, temples, thermes, théâtres sont pillés et détruits. Elle est relevée de ses ruines par l'évêque saint Didier, dit aussi saint Géry, qui y fit édifier la première cathédrale en 650 ainsi qu'une muraille dont le tracé correspond à l'actuel boulevard Gambetta. Les pierres des anciens vestiges sont alors réutilisées. Mais la ville est à nouveau pillée par les Sarrasins en 732, puis par les Vikings et les Magyars. De tout ce qui faisait sa splendeur dans

l'Antiquité, il ne reste que des ruines. Il n'empêche que Cahors, forte de son emplacement géographique, de la puissance et de la volonté des évêques qui y règnent, se reconstruit et reprend de l'importance.

Reste qu'au sein même de la cité le conflit s'éternise entre évêques, consuls puis sénéchaux pour s'arroger le pouvoir.

Le 2 septembre 1272, l'évêque de Cahors, Barthélémy, et les consuls de la ville s'entendent pour nommer des « arbitres et amiables compositeurs » chargés de régler les différends survenus entre eux au sujet des anciennes coutumes et des coutumes nouvelles.

Le 23 juillet 1304, dans une déclaration faite publiquement dans l'église cathédrale de Cahors, Raymond, évêque de la ville, reconnaît qu'il tient les consuls et habitants de cette ville pour bons et vrais catholiques, aumôniers (généreux dans leurs aumônes), prieurs et dévots.

Au XIV^e siècle, Cahors bénéficie des largesses du pape Jean XXII, né Jacques Duèze en 1244, à Cahors, élu pape en 1316. La famille Duèze est bien établie dans la ville et liée aux notables.

Mort à Avignon en 1334, Jean XXII s'était beaucoup soucie de sa ville natale, de sa famille et de ses concitoyens. Ainsi, le 20 octobre 1320, il rachète au grand maître des Hospitaliers Hélon de Villeneuve tout ce qui avait appartenu aux Templiers à Cahors et le donne aux Chartreux. Son frère Pierre Duèze construisit une demeure familiale, le palais Duèze, dont il reste encore quelques éléments et une tour, encore nommée « du pape Jean XXII ». Jean XXII fonde en 1331 l'université de Cahors, qui fut l'une des premières créées en France. Cette université était composée des quatre facultés de théologie, droit, médecine, arts ou belles-lettres. Elle attira de grands professeurs de droit notamment Roaldes et Cujas et rivalisa autour de 1450 avec les universités les plus célèbres de France. Ses étudiants jouissaient des mêmes privilèges que ceux des universités de Paris et de Toulouse. En 1751, lorsqu'elle est fusionnée avec celle de Toulouse sur décision du chancelier du roi La Moignon, elle comptait 1 600 étudiants.

À l'époque médiévale, Cahors est une place financière de première importance dans l'Europe d'alors, où affluent les banquiers lombards. Le prêt sur gages et l'usure y sont pratiqués par des chrétiens à partir du XII^e siècle, et au XIV^e siècle cette franchise est officiellement reconnue.

Pendant la guerre de Cent Ans, la ville passe pour un temps sous domination anglaise. Le 8 janvier 1362, elle doit se rendre au lieutenant du roi d'Angleterre, Chandos, en présence du maréchal français Boucicaut. Le 5 février 1369, les consuls de Cahors jurent de porter secours au roi de France Charles V déclarant que, « même sous la domination anglaise, ils n'avaient jamais cessé d'avoir le cœur français ».

Par ailleurs, la ville ainsi que l'université conservaient ses privilèges, par les lettres patentes de Louis XI en 1472, à la suite de la mort du duc de Guyenne, frère du roi.

Renaissance

À la Renaissance, Cahors demeure une ville artisanale et industrielle active. Ses vins, connus depuis les Romains et appréciés dans le monde de l'époque, qui lui assurent des revenus, subissent la concurrence féroce de ceux de Bordeaux, soutenus par les Anglais. En 1562, des catholiques tuent un certain nombre de protestants.

En mai 1580, durant la septième guerre de religion, Henri de Navarre fait le siège de la riche cité catholique. Le capitaine Jean de Vezins refuse la reddition. Les assaillants font sauter la porte, puis prennent la ville après trois jours et trois nuits de combats de rue, barricade par barricade. La tradition assure qu'entré dans la cité, Henri de Navarre s'installa à l'hôtel de Roaldes. Cette prise contre des forces supérieures en nombre et en armement contribue énormément au prestige du futur Henri IV. Un mémorialiste contemporain, P. de L'Estoile, nous apprend que « la friandise du grand nombre de reliques et autres meubles et bijoux précieux étant dedans Cahors, fut la principale occasion de l'entreprise ».

Le pèlerinage de Compostelle

La ville est traversée par un des chemins du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, la via Podiensis.

Les jacquets arrivaient de Saint-Cirq-Lapopie pour ceux qui avaient emprunté la vallée du Célé, ou de Varaire pour ceux qui avaient emprunté la vallée du Lot.

La sortie de la ville et la traversée du Lot qui se faisait aux premiers siècles de l'ère chrétienne comme de nos jours en face du quartier Saint-Georges, il se fit aussi à partir du XIVe siècle par le pont Valentré.

Les pèlerins remontaient alors par un chemin assez raide jusqu'à la Croix de Magne et de là, après un dernier regard sur le panorama de l'ancienne cité des Cadurques, reprenaient leur chemin dans la direction que leur indiquait toujours la Voie lactée. Sur ce parcours, la prochaine commune est Labastide-Marnhac.

Cahors eut plusieurs hôpitaux dont celui de Saint-Jacques qui fut d'abord près de l'actuelle place Galdémar. En 1683, il fut transféré au lieu-dit la Croix des Capucins. Une chapelle dédiée à l'apôtre de l'Espagne fut appelée au XVIe siècle Saint-Jacques-des-Pénitents à partir du moment où elle fut le siège d'une confrérie des Pénitents Bleus, un très intéressant retable y était conservé.

Du roi Soleil à Gambetta

La ville qui accueille un nombre fort élevé de couvents et de congrégation est menée d'une main vigoureuse par les évêques et les prélats. Parmi les exemples, ceux d'Alain de Solminihac, évêque de Cahors de 1636 à 1659, ou de Françoise de Boissy, qui, aidée par le duc de Lévis-Mirepoix, gouverneur, son épouse et les évêques, mène une action importante d'éducation pour les jeunes filles et écrit de très nombreuses lettres de spiritualité. Mais au cours des siècles, la ville perd de son lustre et de son prestige politique et culturel. Ainsi l'université, une des plus anciennes de France, qui était très renommée du XIVe au XVIe siècle est fermée au XVIIe siècle. Plus tard, le vaste département du Lot, dont Cahors est le chef-lieu, est amputé, en 1808, de sa partie sud au profit du nouveau département de Tarn-et-Garonne et de Montauban, ancienne sous-préfecture du Lot. La ville conserve néanmoins un excellent établissement d'enseignement secondaire, hérité de l'école des Jésuites, lycée Royal ou Impérial, qui deviendra le lycée Gambetta. Ce lycée — et avant lui le collège de Jésuites — a formé au long des siècles de nombreuses (futurs) célébrités : juristes, poètes, maréchaux d'Empire, sommités médicales, hommes politiques, journalistes...

L'établissement porte le nom de l'un de ses anciens élèves, Léon Gambetta, né dans la ville tout près du lycée, avocat, qui s'était opposé à l'empereur Napoléon III, homme politique républicain célèbre, qui serait mort stupidement en nettoyant une arme, ce qui lui vaudra le surnom, de la part de ses opposants, de « Grand Béta ».

Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les puissants de la ville, magistrats de la Cour des Aides, professeurs de l'Université, hommes de loi et ecclésiastiques notamment, achètent des terres à Pradines (commune voisine) et les font cultiver par les agriculteurs de ce village qui devient une extension de Cahors ou, selon l'expression de l'historienne Françoise Auricoste, la « métairie de Cahors »

Le paisible chef-lieu du Lot a connu, malgré tout, un certain développement de sa presse locale. Ainsi, Le petit écho de Cahors, un mensuel destiné aux habitants du département et principalement aux agriculteurs a été imprimé dans la ville de 1890 à 1915. Et surtout Le Journal du Lot de 1861 (appartenant à la famille Laytou qui l'avait fondé) et qui a été édité jusqu'en 1944.

Début du XXe siècle : Darquier et de Monzie

Médecin, époux de Louise Émilie Victoria Laytou, née en 1877, (dont le grand-père, imprimeur, a été le fondateur du Journal du Lot) — et qui a hérité à la suite du décès de son frère, de tous

les biens de sa famille — membre du Parti radical, Pierre Darquier, devient maire de Cahors en 1906, puis conseiller général. Élevé dans une famille catholique, il n'est pas franc-maçon, ni foncièrement anticlérical, ni d'ailleurs antisémite (comme le sera violemment son fils Louis, dit Darquier de Pellepoix, qui deviendra commissaire aux Affaires Juives dans la Collaboration). Mobilisé pendant la guerre de 1914-1918, chirurgien militaire, médecin-chef, sur le front d'abord (Marne, Aisne, Ypres, Chemin des Dames...), affecté ensuite à l'hôpital militaire de Tours en décembre 1914, puis au Centre de réforme de Clignancourt en 1917, Pierre Darquier quitte Cahors en 1919 pour s'installer à Paris. Il « laisse » alors la mairie de Cahors à Anatole de Monzie, député du Lot depuis 1909. Celui-ci, élu dès 1904, à vingt-huit ans, conseiller général de Castelnau-Montratier, Lot, est adhérent d'un petit groupe, le républicain-socialiste. Il le restera jusqu'en 1919, deviendra sénateur du Lot en 1920 jusqu'en 1929, avant de redevenir député de 1929 à 1940. Très souvent ministre de la IIIe République (notamment des Finances, l'Instruction publique et des Beaux Arts...), Anatole de Monzie sera également maire de Cahors de 1919 à 1942.

En temps de guerre, Occupation et Résistance

Après le départ forcé d'Anatole de Monzie, dans le régime de « L'État français », la mairie de Cahors est dirigée par Xavier Gisbert (1942-1944). Située d'abord en « zone nono » (non occupée) Cahors sera occupée par l'armée allemande à partir du 11 novembre 1942. Au début de 1944, on dénombre à Cahors 400 soldats de la Wehrmacht. La Résistance se manifeste dans le Lot et son chef-lieu notamment dès l'année 1940. Les noms de Pierre Bourthoumieux, Étienne Verlhac, Louis Parazines ou Jacques Chapou (qui prend en 1942 la direction départementale du Mouvement Libération-Sud où il est secondé par Metges) ont marqué les mémoires. L'Armée Secrète mise sur pied dans le département par Noël Poujade et Jean Larminat est dirigée à Cahors par Imbert et Rouvière, Le Mouvement Combat est animé par les docteurs Mendailles et Garnal, Paul Jouclas et Estival... On compte aussi : la Résistance-Fer des cheminots, la Résistance-PTT, les groupes « Froment » avec le commandant Collignon, le Commandant Delmas et Raymond Picard, l'O.R.A. — l'Organisation de Résistance de l'Armée (avec Wurtesein et Trémolière) —, ainsi que Résistance Catholique, Francs-Tireurs et Partisans (FTP), les Corps-Francs Pommiers, « Libérer et Fédérer », avec Raoul Couderc, Breil et Thévenot...

Plusieurs livres ou revues ont été publiés à Cahors pendant cette période, notamment la revue « Quercy », animée par Joseph Maureille avec un très intéressant supplément sur la Poésie ; « Les étoiles du Quercy », suite, dans la France libérée, de la précédente revue, publiée par les libérateurs dont Jean Lurçat et avec le même Joseph Maureille comme secrétaire général un livre de poésie de Tristan Tzara, intitulé Ça va, édité par Le centre des Intellectuels, 12, rue Wilson, Cahors ; une autre de Claude Aveline, du même éditeur, Lettre aux Américains (1944 ?), imprimé chez Coueslant ; un autre de Charles Vildrac, Enfance, (1945).

Après la Libération les maires de Cahors seront M. Teyssyre (Communiste) (1944-1945) ; le Dr Jean Calvet (Radical socialiste) (1945-1955).

En 1949, à l'initiative de Robert Sarrazac et d'Émile Baynac, instituteur, fondateur d'un mouvement proche du Parti communiste français, les Francs et franchises camarades, et avec le soutien des élus locaux, Cahors, chef-lieu du département français du Lot, fut la première ville à se déclarer ville citoyenne du monde : Cahors Mundi. L'année suivante, les 24 et 25 juin 1950, Cahors fêtera en grande pompe ce premier anniversaire en présence du prix Nobel de la paix 1949, l'écossais Lord Boyd Orr, fondateur de la FAO à l'ONU. André Breton, « le pape du surréalisme », participe aux festivités organisées près du monument médiéval, le pont Valentré. Cette manifestation a marqué le début d'un mouvement qui a impliqué un millier de territoires dans 13 pays.

Rencontre des co-princes d'Andorre

Le 25 août 1973, la ville de Cahors est le lieu d'une rencontre historique et inédite entre les deux co-princes d'Andorre : le président Georges Pompidou et l'évêque d'Urgel Joan Martí i

Alanis. Cette rencontre fut soigneusement tenue secrète : elle ne fut annoncée qu'à l'occasion de l'émission du timbre andorran en célébrant le premier anniversaire. Elle se tint à l'évêché de Cahors. Il s'agissait de préparer l'adoption par la principauté d'une constitution. Pourquoi la ville de Cahors a-t-elle été choisie ? L'évêque catalan connaissait l'évêché, le viguier français aussi et le président avait une résidence à Cajarc, non loin de là.

Pont Valentré

Le pont Valentré (en occitan pont de Balandras), également appelé pont du Diable, est un pont fortifié du XIV^e siècle franchissant le Lot à l'ouest de Cahors, en France. Il offre aujourd'hui, avec ses trois tours fortifiées et ses six arches précédées de becs aigus, un exemple de l'architecture de défense du Moyen Âge.

Le pont Valentré est classé au titre des monuments historiques par la liste de 1840 et depuis 1998 au patrimoine mondial de l'UNESCO, au titre des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France. Depuis 2012, avec le viaduc de Millau, le pont du Gard, le pont du Diable et le viaduc de Garabit, il fait partie des ponts remarquables du Sud de la France.

Histoire

Construit aux temps des guerres franco-anglaises, le pont Valentré, par lequel on pénètre, mais seulement à pied, toujours dans la ville de Cahors, constitue un exemple rare d'architecture militaire française de cette époque, et l'un des plus beaux ponts médiévaux fortifiés subsistant encore.

Il fut décidé par les consuls de la ville en 1306, et la première pierre fut posée le 17 juin 1308. Il avait une fonction de forteresse, destinée à défendre la ville contre les attaques en provenance du sud. Toutefois, ni les Anglais, ni Henri IV ne l'attaquèrent.

La construction pouvait entraîner la création d'un second axe commercial est-ouest, qui était jusqu'alors nord-sud. La ville subit ainsi une importante modification qui allait se répercuter sur toute la cité. Le pont était protégé spirituellement par une chapelle dédiée à la Vierge dans le châtelet occidental.

Il fut achevé en 1378, son aspect initial a été sensiblement modifié au cours des travaux de restauration entrepris en 1879. En 1930, il est mentionné d'être dans un parfait état de conservation, lors de la parution d'un guide touristique.

Il est situé sur la Via Podiensis du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle et sur le sentier de randonnée GR 36.

Description

En dos-d'âne, long de 138 mètres, avec six grandes arches ogivales gothiques de 16,50 mètres, ce pont est flanqué d'avant-becs crénelés et surmonté de trois tours carrées à créneaux et mâchicoulis dominant l'eau de 40 mètres. Deux barbicanes protégeaient son accès, mais seule celle du côté de la ville (à l'Est) a été conservée.

La légende du pont Valentré

La construction en s'éternisant sur plus d'un demi-siècle (le pont a été commencé en 1308 et achevé en 1378), fit naître la légende que chaque cadurcien se plaît à raconter. Exaspéré par la lenteur des travaux, le maître d'œuvre signe un pacte avec le Diable. Selon les termes de ce contrat, Satan mettra tout son savoir-faire au service de la construction, et s'il exécute tous ses ordres, il lui abandonnera son âme en paiement. Le pont s'élève avec rapidité, les travaux s'achèvent, le contrat arrive à son terme. Pour sauver son âme, car il ne tient pas à finir ses jours en enfer, il demande au diable d'aller chercher de l'eau à la source des Chartreux, pour ses ouvriers, avec un crible.

Satan revint naturellement bredouille, l'exercice étant impossible, et perdit son marché. Décidé à se venger, le Diable envoya chaque nuit un diabolin pour desceller la dernière pierre de la tour centrale, dite Tour du Diable, remise en place la veille par les maçons.

En 1879, lors de la restauration du pont, l'architecte Paul Gout fait apposer dans l'emplacement vide, une pierre sculptée à l'effigie d'un diabolin. C'est un certain Calmon, sculpteur originaire de la région qui réalisa la sculpture. Ainsi à chaque fois que le Diable vérifie si le pont est bien inachevé, il se fourvoie en pensant que c'est l'un des siens qui démantèle le pont.

La fontaine des Chartreux

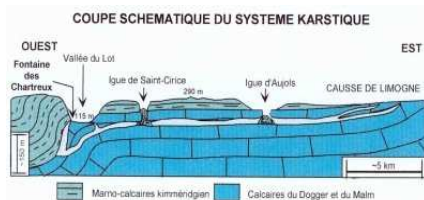
Coincée entre les coteaux et la rivière, l'eau jaillit des entrailles de la terre par un gouffre profond de plus de 140 mètres.

Cette splendide résurgence vaclusienne, vénérée dans l'antiquité, comme l'atteste les nombreuses monnaies découvertes récemment dans sa vasque, a même donné son nom, dès le début du premier siècle, à la ville gallo-romaine Divona Cadurcorum, qui se transforma en Cahors au moyen âge.

Captée par pompage, l'eau de la fontaine des Chartreux, alimente en eau potable toute l'agglomération de Cahors et ses environs.

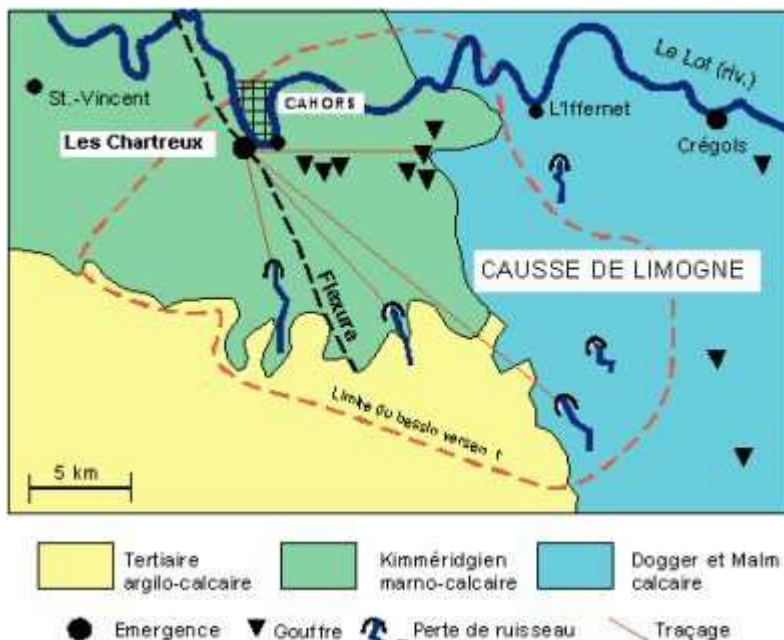
Hydrogéologie

La fontaine des Chartreux, et ses griffons, jaillissent le long de flexures et de failles annexes de l'accident géologique Ouest-Quercynois, de direction N 145° E, qui recoupe la vallée du Lot à Cahors.



Le système karstique de la fontaine des Chartreux intéresse une série de terrains du Jurassique supérieur, d'âge Callovien, Oxfordien et Kimméridgien inférieur, faiblement inclinée en direction du nord-ouest.

Dans la partie aval du bassin versant, les terrains argileux du Kimméridgien supérieur se superposent en continuité stratigraphique, à l'ensemble inférieur.



Carte du bassin versant de la fontaine des Chartreux Le bassin versant, localisé principalement au sud-est de la source, d'une surface supérieure à 300 km², draine une grande partie du Causse de Limogne et des coteaux environnants.

Le débit de la fontaine des Chartreux, qui en étiage est d'environ 2m³/seconde, peut dépasser après de fortes précipitations 50m³/seconde. Une série de gouffres géants, dépassant parfois 100 mètres de diamètres, jalonnent le parcours des eaux souterraines. Les plus spectaculaires sont les igues de Saint-Cirice et les igues d'Aujols.

Cathédrale Saint-Étienne de Cahors

La cathédrale Saint-Étienne est une cathédrale catholique, gothique, romane et byzantine, située à Cahors, dans le département du Lot (France). Édifiée au début du XIIe siècle, elle est un des plus vastes édifices français à coupoles sur pendentifs.

Elle abrite la Sainte Coiffe qui enveloppait la tête du Christ lors de sa mise au tombeau.

Cette cathédrale romane fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques par la liste de 1862. Elle est également inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO au titre des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France depuis 1998.

Histoire

L'histoire de la cathédrale n'est pas parfaitement connue ; tous les historiens ne s'accordent pas sur les dates de construction de ses différentes parties.

Pour Joseph Daymard, une première cathédrale a probablement été construite du temps de saint Martial qui a introduit le christianisme dans la région, vers 260. Cependant l'analyse des textes anciens a montré que l'évangélisation du Quercy par saint Martial et saint Génulphe est légendaire. Le premier évêque attesté de Cahors est Florentius en 405. Il est possible que cette première église ait été détruite par Théodebert (ou Thibert), fils de Chilpéric I^{er}, quand il a pris la ville et la détruisit en 574. La cathédrale a été reconstruite car elle est citée plusieurs fois dans la vie de saint Didier, évêque de Cahors, ainsi que les bâtiments qu'il a fait construire, en particulier le palais double qu'il avait bâti pour lui et ses clercs au nord de la cathédrale, l'oratoire dédié à saint Martin dans la cathédrale, et ses donations aux établissements religieux de son diocèse. De même, dans le testament de saint Didier, évêque d'Auxerre, mentionne que la cathédrale de Cahors existait au même emplacement. Cette église a dû être de nouveau détruite, soit en 732 par les Sarrasins, ou en 763, par Pépin le Bref quand il lutte contre le duc d'Aquitaine Waïfre. Une troisième cathédrale a dû être reconstruite sous le règne de Charlemagne ou ses successeurs et qui aurait subsisté jusqu'à la cathédrale actuelle à file de coupes.

Époque romane

Sous l'influence de la réforme grégorienne, le chapitre de chanoines dépendant de la cathédrale est réorganisé à partir du XI^e siècle. Son évêque, Géraud de Cardaillac, lui octroie une dotation dans son testament. Avec l'appui du pape Urbain II puis de ses successeurs, le chapitre récupère également des biens qui, lui ayant anciennement appartenu, avaient été accaparés par des laïcs. Cet enrichissement permet d'envisager la construction d'une nouvelle cathédrale et d'un cloître.

Les travaux ont lieu au début du XII^e siècle et le maître-autel est consacré le 27 juillet 1119 par le pape Calixte II. Les travaux se poursuivent toutefois après cette consécration. Pour Mireille Bénéjean-Lère, ils se seraient achevés un peu après 1140 avec la construction du portail nord. Pour Maurice Scellès et Gilles Séraphin, ils auraient continué plus longtemps ; les coupes pourraient en particulier avoir été édifiées seulement à la fin du XII^e siècle, voire au début du XIII^e. De cette première période de construction, en style roman, dateraient la nef ainsi que les portails nord et sud. Scellès et Séraphin émettent l'hypothèse que le chœur aurait initialement possédé un déambulatoire, détruit au moment de la construction des coupes.

La coupole centrale, comportait, à hauteur de la nef et du chœur, une représentation de la Cène, qui a été cachée par une couche de ciment lors d'une précédente restauration.

Époque gothique

Une nouvelle vague de travaux a lieu au XIII^e siècle, dans le style gothique. Elle aurait débuté vers 1280, sous l'impulsion de l'évêque Raimond de Cornil, selon Durliat et Bénéjean-Lère, mais dès le milieu du XIII^e siècle pour Scellès et Séraphin. Sur la base romane qui est conservée jusqu'au niveau supérieur des absidioles d'après Paul Abadie, l'abside est surélevée de trois niveaux distincts. Certaines discontinuités architecturales observables dans cette partie du bâtiment seraient dues à des modifications apportées en cours de route au projet de construction. Le chœur est pourvu de sa voûte. Deux chapelles latérales sont construites au nord et deux au sud.

Le massif occidental est également de style gothique. On supposait depuis le XIX^e siècle qu'il avait été construit à partir de 1309 mais, pour Scellès et Séraphin, la construction aurait plutôt

débuté à la fin du XIIIe siècle. Cette datation est approuvée par des auteurs ultérieurs, sur la base d'une analyse stylistique du décor sculpté du portail occidental.

La chapelle adjacente au portail sud (dédiée à sainte Anne) ainsi que la chapelle saint Martin datent vraisemblablement du XIVe siècle.

À l'achèvement de la guerre de Cent Ans, dans un contexte de reprise économique, plusieurs chapelles sont à nouveau construites. La chapelle profonde, construite à l'emplacement de l'absidiole sud, dédiée à Notre-Dame, consacrée le 14 novembre 1484 par Antoine d'Alamand, et la petite chapelle située entre les absidioles nord et est sont construites à la fin du XVe siècle ; l'actuelle chapelle Saint-Gausbert, à l'est du cloître, l'est vers 1500. Le cloître est également reconstruit à partir de la dernière décennie du XVe siècle.

À partir du XVIIe siècle

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, quelques modifications sont encore apportées à l'intérieur de l'église. Les coupoles sont dotées d'une balustrade. Le maître-autel est reconstruit, ainsi que le jubé. La tribune de l'orgue, de Chœur, de la maison "Harry" est installée en 1722 ; une autre tribune, réservée aux chanoines, est installée sur le mur nord, condamnant l'entrée par le portail roman. En 1738 est installée la chaire. À l'exception de celles des coupoles, les peintures gothiques, passées de mode, sont recouvertes d'un badigeon.

Pendant la Révolution française, le chapitre canonial est supprimé et la cathédrale affectée au culte de la Raison. Le culte catholique y est rétabli en 1795. Toutefois, la cathédrale, mal entretenue, a besoin d'être rénovée.

Restauration de la cathédrale au XIXe siècle

Des réparations ont lieu dans le chœur et l'absidiole nord dans la première moitié du XIXe siècle ; le portail roman du mur nord est dégagé en 1862.

Au début des années 1840, le service des monuments historiques commence à envisager un projet complet de restauration. Viollet-le-Duc, consulté, ne s'y montre pas favorable en raison, selon lui, du caractère « confus » du bâtiment. Des projets sont établis par les architectes diocésains successifs, Paul Abadie qui succède à Charles Hector Malo, Charles Lainé puis Victor Tourrette, mais les travaux ne commencent qu'à la fin des années 1860, sur l'insistance de l'évêque Pierre-Alfred Grimardias. L'abside est restaurée et réaménagée. Elle est en particulier dotée d'une crypte funéraire ; les anciennes peintures gothiques y sont débarrassées de leur badigeon et des vitraux sont posés. Les combles masquant les coupoles sont supprimés. En 1890, des traces peintures sont découvertes à l'intérieur des coupoles.

Restauration de la cathédrale au XXe siècle

D'autres rénovations ont lieu au XXe siècle. Le massif occidental, dont on constate l'affaissement, est renforcé dans les années 1950 ; le cloître est restauré dans les années 1960. Enfin, un programme de restauration lancé en 1975 permet de rénover le porche du massif occidental et le buffet d'orgue, de Chœur, de la maison "Harry", ainsi que de dégager des peintures gothiques découvertes en 19566.

Restauration de la cathédrale au XXIe siècle

Des vitraux modernes, conçus par l'artiste Gérard Collin-Thiébaud, sont installés dans la nef en 2013.

Une campagne de restauration de la chapelle d'axe de la cathédrale est entreprise dans le cadre de la commémoration des 900 ans de la consécration du maître-autel de la cathédrale par le pape Calixte II en 1119.

Description

C'est une église forteresse d'allure austère, militaire.

La façade rajoutée renforce encore cette impression : lourde, ressemblant à la muraille d'un château, le narthex surmonté d'un beffroi encadré de deux tours, à peine est-elle aérée par six baies étroites, un portail à triple voussure surmonté d'une galerie et d'une rose.

L'intérieur frappe par l'absence de transept.

Elle appartient au style à coupole du sud-ouest. Avec une façade fortifiée romane, dont le portail roman, réalisé entre 1140 et 1150, forme un avant-corps sur la façade nord.

L'église comporte plusieurs gisants dont celui du bienheureux Alain de Solminihac et, dans la chapelle Saint-Gausbert, une précieuse relique, la Sainte Coiffe qui enveloppait la tête du Christ.

La nef

Comme l'ancienne cathédrale de Périgueux, la cathédrale d'Angoulême et l'abbatiale Saint-Avit-Sénieur, l'architecture de la nef de la cathédrale de Cahors dérive de celle de l'abbatiale Saint-Front de Périgueux qui est le prototype des églises à file de coupes. Ces églises n'ont pas adopté le plan en croix grecque pour ne laisser qu'une église rectangulaire formé de deux ou plusieurs travées couronnées par des coupes et terminé par un chevet semi-circulaire cantonné d'absidioles ou un mur de clôture. L'abbatiale de Saint-Avit-Sénieur a abandonné la coupole pour la voûte d'arête portée par des arcs diagonaux créant moins de poussée sur les murs latéraux

Bien éclairée, elle se développe sur 20 m de large et quarante-quatre mètres de long. Deux puissantes coupes ovoïdes sur pendentifs, de style byzantin, de 16 mètres de diamètre, culminant à 32 mètres, reposent sur six forts piliers. Seule Sainte-Sophie de Constantinople dépasse l'amplitude de cette nef.

La coupole occidentale est décorée d'une peinture murale du XIVe siècle, représentant la lapidation de saint Étienne et huit prophètes montés chacun sur un animal. Outre la peinture murale, de nombreux éléments de peinture médiévale ont été mis au jour sur les murs de l'édifice. Une des peintures représente saint Genou qui aurait évangélisé Cahors.

L'abside

De style gothique sur fond roman, dans laquelle on peut voir huit colonnes à chapiteaux sculptés, est dotée de trois absidioles décorées de sculptures. L'ensemble forme une belle harmonie de couleurs où la blancheur de la nef contraste avec la coloration des peintures et des vitraux du chœur. L'évêque Raymond de Cornil (1280-1293) aurait achevé la construction de la voûte de l'abside.

Dans le cadre de la commémoration du IXe centenaire de la cathédrale romane en 2019, la chapelle d'axe de l'abside est restaurée pour permettre d'y replacer la châsse de la Sainte-Coiffe.

Le portail nord

Sculpté après 1140 sur la façade nord, ce portail à voussures est surmonté d'un remarquable tympan dont les sculptures, rappelant celles de Moissac, sont d'un style transitoire entre le roman et le gothique. Le thème en est l'Ascension du Christ et la vie de saint Étienne.

Au centre, le Christ, debout, la main droite levée en signe de bénédiction, une bible dans la main gauche, est entouré d'une gloire ovale (ou mandorle) qui souligne le mouvement ascensionnel. De chaque côté du Christ, deux anges semblent expliquer le miracle aux apôtres. En partie supérieure, des anges descendent du ciel et viennent à sa rencontre. Dans la partie inférieure du tympan sont représentés les apôtres qui sont limités à onze après la trahison de Judas. Ils entourent la Vierge placée au centre. Ces personnages sont sous des arcatures trilobées.

À gauche, un personnage isolé dont l'attitude et le vêtement différent de ceux des apôtres, représente probablement le sculpteur qui signe ainsi son œuvre.

De part et d'autre des anges, est racontée l'histoire du martyre de saint Étienne, patron de la cathédrale, telle qu'elle figure dans les Actes des Apôtres : à gauche, la profession de foi devant le sanhédrin, un grand prêtre expulse saint Étienne, à droite, la vision de saint Étienne et sa lapidation en présence de Saul, .

L'archivolte est ornée de personnages très maigres, très longs et se faisant face. Ils illustrent des scènes de chasse, le combat des vices et des vertus.

À remarquer aussi, les voussures sculptées et les corbeaux de la corniche.

Le portail a été muré en 1732 lors de la construction d'une tribune dans la nef et il n'a été redécouvert qu'en 1840 par F.-A. Calvet. Le porche a été rétabli qu'en 1862, à l'initiative de l'architecte diocésain Charles-Jean Laisné à cause des dégâts causés par l'humidité. Le tympan a été consolidé entre 1908 et 1913 par l'architecte diocésain Pierre Édouard Deménieux.

En 1908, les antiquaires locaux ont souhaité déplacer le portail roman pour le placer sur la façade occidentale où il aurait été « en bien meilleure perspective ». Dans son livre paru en 1926, *La cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupoles d'Aquitaine*, Raymond Rey a affirmé que ce portail devait se trouver sur la façade occidentale et qu'il a été transféré sur la façade nord au XIIe siècle, puis repoussé au XIIIe siècle, avant la construction de la façade occidentale actuelle. Cette hypothèse qui avait été alors admise a été réfutée en 1977 par Elke Bratke dans sa thèse *Das Nord-portal der Kathedrale Saint-Étienne in Cahors* en montrant que la position du portail a été choisie en fonction de la topographie urbaine. Marcel Durliat en est venu à la même conclusion par une analyse archéologique. Cette thèse a été confirmée en 1982 au cours de la réfection de la chapelle latérale nord.

Le portail sud

L'architecture du portail sud comporte un arc polylobé - trilobé à Cahors - se retrouve dans un grand nombre de portails, essentiellement en Aquitaine et dans les régions limitrophes. Le portail méridional est trilobé et festonné. Elle comporte trois voussures sous une archivolte à billettes.

Raymond Rey date ce portail de 1119. Marcel Durliat remarque que ce type d'arc ne se voit pas sur d'autres édifices avant les années 1130-1140. Il propose donc de dater ce portail autour de 1130. Il a dû être réalisé en même temps que le premier portail nord qui a précédé le portail actuel probablement édifié après 1140/23.

On trouve le même type de porte avec arc trilobé festonné à la porte de l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac dans le narthex.

Les chapelles de la cathédrale

L'abside a conservé les trois absidioles du plan de la cathédrale romane. Des chapelles ont été ajoutées entre les absidioles. Dans la nef, des chapelles ont été créées entre les piliers supportant les coupoles. Deux chapelles ont été installées de part et d'autre de l'entrée dans le massif occidental.

D'après l'abbé Raymond de Foulhiac (1622-1692), un règlement de la fin du XIIIe siècle précise que les chapelles du chœur des chanoines sont réservées aux sépultures des chanoines, des évêques, des abbés et des officiers du roi.

Chapelle du Saint-Sauveur ou du Saint-Suaire

Le tombeau contenant les restes de saint Géry avait été placé dans cette chapelle en décembre 1526. Il a été violé et les ossements dispersés par les protestants après la prise de Cahors, le 27 mai 1580.

Chapelle Saint-Pierre, chapelle dédiée au bienheureux Alain de Solminihac

Cette chapelle, placée dans l'absidiole nord, était auparavant dédiée au Saint-Suaire avant de retrouver la dédicace à saint Pierre par Mgr Grimardias qu'elle avait eu avant recevoir le dépôt

de la relique. Le pape Calixte II aurait consacré l'autel du Saint-Suaire en 1119 comme on pouvait le lire en latin, traduit en français : « Le souverain pontife Calixte II a consacré l'autel du Suaire de la tête du Christ l'an 1119, le 6 des calendes d'août ». L'autel du Saint-Suaire avait été pris en 1580 par le vicomte de Gourdon, seigneur de Cénevières pour en faire une table de jardin. Au XVIIe siècle, le tombeau de Pons d'Antéjac, mort en 1236, y a été découvert au cours d'une restauration.

Chapelle Notre-Dame ou chapelle longue

L'absidiole romane sud du chœur avait une vocation funéraire au XIIIe siècle. Trois évêques de Cahors y ont été inhumés.

Chapelle Notre-Dame ou chapelle longue

Chapelle Saint-Antoine

Ancienne chapelle Saint-Martin, sacristie

La porte d'entrée de la sacristie se trouve entre l'absidiole d'axe et l'absidiole sud. Cette sacristie a été installée dans l'ancienne chapelle Saint-Martin reconstruite entre 1328 et 1337, après les travaux de l'abside et du massif occidental. Cette chapelle a remplacé une chapelle mentionnée dans le testament de Gausbert d'Antéjac en 1230 qui la situe au sud de l'abside, « jouxtant le cloître et le cimetière des chanoines ». Les assemblées synodales se tenaient dans cette chapelle devenue salle capitulaire au XVIe siècle, puis sacristie. On y conservait autrefois les objets les plus précieux. Un bâtiment est ajouté à l'est de la chapelle Saint-Martin, peut-être à la fin du XVe siècle, avec une cheminée portant les armes du chapitre.

Chapelle Saint-Martin

Chapelle du bienheureux Perboyre

Chapelle située côté nord de la nef la plus proche du chœur. Elle a été dédiée à Saint-Blaise et Sainte-Catherine par son fondateur Raymond de Cornil en 1294, puis chapelle de l'Annonciation, actuellement chapelle du bienheureux Perboyre, prêtre quercinois lazariste martyrisé en Chine. On peut lire sur une pierre tombale traduite en français : « Ci-gît Sicard de Montaigu, évêque de Cahors de l'an 1294 à l'an 1300, qu'il repose en paix ».

Le testament de Raymond de Cornil nous apprend qu'il a demandé à être inhumé dans la chapelle qu'il avait faite construire où se trouve son gisant. Ce gisant avait été faussement attribué à l'évêque Sicard de Montaigu pour son classement. Une bague d'évêque a été trouvée dans son tombeau en 191840.

Chapelle Saint-Joseph

Elle a été restaurée à la fin du XIXe siècle par M. Maury.

Chapelle Sainte-Jeanne-d'Arc

Chapelle de la Vierge

Chapelle du Sacré-Cœur

Chapelles de la nef

Les peintures

Peintures du narthex

Des peintures murales dans le narthex ont été découvertes en 1950, dégagées et restaurées dans les années 1988 et 1989. Elles ont été réalisées entre 1316 et 1324, sous l'épiscopat de Guillaume de Labroue. Elles sont peintes sur trois murs, du mur sud jusqu'au mur nord. Elles illustrent l'histoire de la Création jusqu'au péché originel d'Adam et Ève, tirées du Livre de la Genèse :

Moïse médite sur le Livre de la Genèse,

Dieu sépare la lumière des ténèbres et créant les anges,
Dieu sépare les eaux du ciel de la terre et créant les étoiles,
Dieu insuffle la vie à Adam et tirant Ève d'une côte d'Adam,
Dieu crée les oiseaux, les poissons et les quadrupèdes,
Dieu introduit Adam et Ève dans le jardin d'Eden,
Le Péché originel, côté sud de la peinture, jusqu'à Adam et Ève chassés du Paradis,
Un ange habille Adam et Ève. Adam bêche la terre et Ève file la laine dans une maison fortifiée.

Peintures de la coupole occidentale de la nef

Les anciennes chroniques du Quercy avaient cité avec des louanges les peintures des coupoles. Après avoir restauré et repeint les peintures du sanctuaire, Cyprien Calmon a découvert les peintures de deux pendentifs qui sont à côté de l'arc triomphal représentant les portraits de saint Urcisse et de saint Gènuilphe. Ces travaux se sont arrêtés faute de crédit. En novembre 1890, le ministre en charges de beaux-arts est informé que Paul Cassignol, inspecteur des édifices diocésains de Cahors, a « enlevé lui-même sur trois cents mètres carrés le badigeon qui recouvrait les peintures de la coupole de la cathédrale ». Cette découverte est faite au cours des travaux de consolidation des deux coupoles qui ont nécessité d'enlever les couches de badigeon qui les recouvraient. La Société des études du Lot a demandé des crédits pour restaurer ces peintures, sans succès. En 1894, l'architecte diocésain fait recouvrir de badigeon les traces de peintures qui recouvraient les pendentifs et la coupole est qui s'effritaient sous l'action de l'air et tombaient en vétusté et qui ont été irrémédiablement perdues. Une nouvelle intervention de la Société des études du Lot auprès du nouveau directeur des beaux-arts a permis de suspendre ces travaux et de sauver les peintures de la première coupole dont les travaux de conservation ont été confiés à Marc Gaïda.

Ces peintures sont contemporaines de celles du narthex. Les deux coupoles étaient peintes. La coupole orientale représentait les évêques de Cahors. Seule les peintures de la coupole occidentale ont été découvertes en 1840. D'abord restaurées par Marc Gaïda en 1891, elles l'ont été encore en 1953 et 1982. Elles représentent la lapidation de saint Étienne représenté dans le médaillon placé au centre de la composition. Il est en prière, regardant le ciel, et semble insensible aux pierres qui lui sont lancées mais ne l'atteignent pas. Autour sont peints treize personnages de la société médiévale, soldats, nobles et paysans, et Saul, le futur saint Paul, qui se tient avec une épée levée. Puis son représentés huit grands personnages dans des compartiments mesurant 4,50 m de hauteur. Ce sont des prophètes qui assistent au martyre du saint, le premier martyr chrétien. Ils sont disposés sans ordre de prééminence : Daniel face au roi David, Jérémie et Ésaïe, Ézéchiël et Habacuc, Esdras et Jonas. Ils tiennent chacun un phylactère sur lequel est inscrit leur nom en lettres gothiques. Ils foulent au pied des monstres symbolisant les vices dénoncés dans leurs prophéties. Ces animaux ont été repeints au XIXe siècle. Ils devaient représenter un fauve, un serpent ou un dragon comme il est dit dans le psaume 90, verset 13 : Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon. La présence des prophètes permet d'attester que Jésus est bien le messie annoncé

Peinture de la coupole occidentale - Lapidation de saint Étienne

Autour de saint Étienne en prière, saint Paul tenant une épée levée et treize personnages de la société médiévale

Le prophète David

Peintures du chœur

Des peintures ont été exécutées sur le mur entourant le chœur entre les années 1316 et 1324. Elles ont été badigeonnées à la fin du XVIIIe siècle. Elles représentaient la lapidation et ensevelissement de saint Étienne, le baptême du préfet Dioscorus par saint Genoulph, l'Adoration des Mages, le Couronnement de la Vierge, la consécration de l'autel de la Vierge de Rocamadour par saint Martial et le martyre de sainte Valérie. Elles ont été redécouvertes en 1872 par le peintre et sculpteur de Cahors, Cyprien Calmon. Il en a commencé la restauration en 1873. Si cette restauration reste modérée sur le panneau du couronnement de la Vierge, les panneaux représentant la lapidation de saint Étienne sur le piédroit de l'arc-doubleau du côté nord et l'Adoration des Mages sont entièrement repeints. Les autres panneaux sont des compositions de Cyprien Calmon (1837-1901) qui les a signés.

Les vitraux

Des vitraux anciens ont été mentionnés au XVIIe siècle par l'abbé Raymond de Foulhiac mais il n'en reste rien aujourd'hui. Le cycle de sept verrières du chevet ont été réalisées en 1872-1873 par le maître-verrier Joseph Villiet pour l'évêque Pierre-Alfred Grimardias.

Au début du XXIe siècle, les vitraux de la nef restent en revanche constitués de verre clair losangé dans un mauvais état de conservation. Ils contrastent avec le chœur de la cathédrale et la lumière crue qu'ils laissent entrer donne dans l'édifice une impression de « pauvreté ». En 2007, la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) engage un programme de création de vitraux contemporains, en relation avec le clergé affectataire. Une consultation est lancée auprès d'artistes et de maîtres-verriers. Trente et un artistes proposent leur candidature ; parmi ces candidats sont choisis Gérard Collin-Thiébaud, artiste français vivant en Franche-Comté, et le maître-verrier Pierre-Alain Parot, installé en Bourgogne. Le coût des nouveaux vitraux est de 580 000 euros, dont 80 000 ont été donnés par la Fondation d'entreprise GDF Suez.

Le projet concerne onze baies, représentant une surface de 90 m². Celles-ci sont réparties en quatre groupes dont chacun est associé à l'un des évangélistes. Elles sont réalisées dans un style figuratif ; selon l'artiste, il s'agit de renouer avec l'ancienne fonction pédagogique des vitraux. Chacun des vitraux est constitué d'une superposition ou juxtaposition d'images tirées de tableaux, de fresques, de photogrammes ou de photographies. Par exemple, dans le groupe de l'Évangéliste Matthieu, l'une des baies est composée d'une image tirée du film *Ordet*, de Carl Theodor Dreyer et de deux tirées de tableaux (*La descente de Croix*, de Rogier van der Weyden et *Les précurseurs du Christ avec les saints et les martyrs*, de Fra Angelico).

La peinture sur verre traditionnelle ne permet pas de retranscrire correctement le projet de Collin-Thiébaud, avec ses effets de transparence et de translucidité ; des tentatives de sérigraphie s'avèrent également infructueuses. Aussi, Pierre-Alain Parot a recours à une imprimante spécialisée, capable de déposer des émaux sur le verre aux endroits voulus. Les vitraux ainsi décorés sont recuits à 760 °C ; une deuxième couche de verre, avec un réseau de plombs destiné à souligner les formes et les couleurs, leur est ensuite superposée. Le résultat est inauguré le 8 juin 2013.

L'orgue

Le premier orgue sur lequel il existe des documents est celui construit en 1712-1714 par le facteur d'orgues François Picard de Lespine, facteur d'orgues originaire d'Abbeville, d'abord établi à Bordeaux avec son frère Adrian, puis à Toulouse en 1727. C'était un instrument à quatre claviers sur lequel il n'y a pas d'autres informations. Il en est resté le buffet en chêne massif, sculpté. Pendant les cent années qui suivent, il n'y a pratiquement pas d'informations. En 1838, il est relevé par les frères Claude de Mirecourt et restauré en 1849 par Théodore Puget.

La maison des facteurs d'orgue des frères Édouard et Eugène Stoltz, fondée en 1845 par Jean-Baptiste Stoltz, a réalisé la partie instrumentale de l'orgue pré-romantique en 1861-

1863. L'orgue a été réalisé dans le style des orgues romantiques. Le buffet a dû être élargi vers l'arrière en le prolongeant jusqu'à la façade ouest de la cathédrale. Il y avait aussi, un sas, d'entrée, en chêne massif, côté ouest, de la cathédrale, sous, la tribune du grand orgue Jean Baptiste Stoltz, avec, quatre portes, d'accès dans la cathédrale, dont, deux capitonnées, en vert kaki latérales et deux, en chêne massif, en façade. Le nouvel orgue a été inauguré en 1863 par Auguste Durand alors organiste à l'église Saint-Vincent-de-Paul de Paris (1862-1874). Des organistes célèbres sont venus jouer sur cet orgue comme César Franck, Charles-Marie Widor, Louis Vierne.

En 1876 des travaux importants ont entraîné un empoussiérage de l'orgue. Il a été « relevé » en 1878 pour le nettoyer sans modifications. En 1922, le facteur d'orgue toulousain Maurice Puget (1894-1960) restaure l'orgue puis électrifie sa ventilation en 1936.

Entre 1939 et 1945 des travaux importants ont été faits sur l'orgue — électrification et réharmonisation par le facteur Troselle — mais sans modification de sa tuyauterie. Après la Seconde Guerre mondiale des demandes de relevage ont été faites mais sans suite. En 1984 l'orgue est devenu inutilisable.

Des découvertes de peintures murales du XIVe siècle sont faites dans le narthex (voir ci-dessus). La restauration du narthex a imposé le démontage de l'orgue en 1984. Les propositions de restauration de l'orgue par le service des Affaires culturelles et des Monuments historiques ont dû tenir compte de la volonté de mettre en valeur ces peintures. L'orgue a été restauré entre 1987 et 1990 par le facteur d'orgues Gérard Guillemain. Un buffet contemporain a été réalisé à l'arrière de l'orgue. Le buffet de François Picard de Lespine a été remis dans son état d'origine.

L'orgue de tribune des frères Stoltz est classé comme objet au titre des monuments historiques pour sa partie instrumentale construite par Stoltz le 20 février 1979.

Le facteur d'orgue Jean Daldosso, constructeur de l'orgue de Rocamadour, a fait le relevage de l'orgue depuis mars 2017.

Palais Duèze

Le palais Duèze est un bâtiment construit par la famille Duèze, bourgeois de Cahors, au début du XIVe siècle. La famille Duèze est une famille originaire de Cahors, connue notamment pour avoir donné un pape, Jean XXII, plusieurs cardinaux et avoir construit ce palais dont il subsiste, sept siècles plus tard, la très haute tour classée monument historique depuis le 12 juillet 1886.

C'est Pierre Duèze, frère du pape Jean XXII, qui fait reconstruire à neuf la demeure familiale de Cahors, et sous un nouveau plan pour être digne, par sa grandeur et par sa magnificence, du frère d'un pontife romain. Le palais fut délaissé par son fils, et à partir de 1405 les consuls commencèrent à le démolir pour employer les pierres à la restauration du pont neuf, ne laissant que la grosse tour carrée qui est alors intégrée aux murs de défense de la ville.

La tour est construite sur un plan rectangulaire régulier de 6 m x 7 m, en pierre de taille et brique. Elle compte cinq étages, une voûte d'ogives se trouve au rez-de-chaussée. Sa hauteur dépasse 30 mètres.